

« *Si vous ne redevenez comme des petits enfants...* »¹

FR. MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE, O.P. †

La première épître de saint Jean met en rapport l'enfance spirituelle avec l'ardeur de la jeunesse et la paternité (1 Jn 2, 12-14). Etudier ces trois dimensions de la vie de la grâce sans les séparer permet de saisir ce qu'il y a de proprement divin dans l'enfance évangélique, pleinement réalisée dans le Christ. L'ultime aspect de l'enfance n'est-il pas dévoilé dans la petitesse du Christ en Croix ?

LE MYSTÈRE DE LA GRÂCE CHRÉTIENNE : ÊTRE ENFANTS, JEUNES GENS, PÈRES

Si l'on veut saisir pleinement ce qu'est la grâce chrétienne, il faut la regarder dans une perspective de théologie mystique, c'est-à-dire dans la lumière de la cause finale. Et c'est toujours dans la lumière de la cause finale que le théologien doit éclairer le mystère. Habituellement nous regardons d'abord la cause matérielle, puis la cause formelle, la cause efficiente, et enfin la cause finale. Cela, c'est l'ordre génétique. Mais la théologie a l'immense avantage de s'appuyer tout de suite sur la foi. Or la foi, qui est un fruit de la grâce, me fait enfant de Dieu. Je n'ai pas, dans ma vie divine, ce point de vue d'une croissance analogue à celle de la vie humaine. La petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, enfant de Dieu, est allée beaucoup plus loin qu'un jeune docteur en théologie qui ne chercherait pas la sainteté, qui resterait très « professeur », très fier de son doctorat et imbu de ses qualités, et qui commencerait en étant beaucoup plus un maître qu'un enfant. Génétiquement on n'est pas tout de suite un maître, on met du temps à le devenir. Dans la vie de la grâce il y a un ordre inverse, c'est très étonnant, et c'est cela qui fait que c'est difficile.

Il y a dans notre vie divine trois grandes étapes voulues par Dieu. Là on intègre le devenir en théologie. Le mouvement ne fait pas partie de la métaphysique : on regarde l'être en tant qu'être, alors que dans la vie de la grâce, c'est autre : le devenir fait partie de notre sainteté. La sainteté ne

¹ Cet article est constitué d'extraits de conférences de théologie mystique données à Saint-Jodard et Rimont, en 2005-2006.

nous est pas donnée d'un seul coup, elle implique un devenir, un devenir immanent. Car il ne s'agit pas d'un devenir physique, extérieur, mais de l'immanence de la vie divine. En Dieu elle est totalement immanente puisqu'il n'y a pas de devenir. Dieu – si j'ose dire – vit son éternité comme un instant présent, cet instant substantiel qu'est l'éternité. Et par la grâce nous rejoignons l'éternité à chaque instant de notre vie, et chaque instant de notre vie nous permet d'être plus enfant de Dieu.

Nous pouvons discerner comme trois grands mouvements de la grâce en nous : la période de celui qui grandit, la période du père, la période de l'enfant¹. Je mets volontairement cet ordre-là. Je ne dis pas « enfant » au point de départ, car l'enfance surnaturelle est un *terme*, c'est une *finalité*, une finalité pour notre vie surnaturelle. Plus je vieillis humainement, plus je deviens, divinement, enfant de Dieu (je parle à la première personne parce que c'est plus concret ; et cela, je peux le comprendre, parce que c'est ce que je vis). Nous vivons notre vie chrétienne avec plus de lucidité quand nous sommes plus âgés, et lorsque Jésus nous dit qu'il faut devenir « comme des enfants », c'est la perfection ultime. Et si notre vie tend à être toujours plus surnaturelle, nous mourrons comme un enfant de Dieu. Il faut respecter cet ordre, et c'est cet ordre-là qu'il faut suivre en théologie mystique. On est d'abord quelqu'un qui cherche à grandir, donc la dimension des « jeunes gens » est première. Cette dimension dure toute notre vie ; durant toute notre vie sur la terre nous sommes des « jeunes gens », c'est-à-dire capables de grandir. Le propre d'un jeune homme, c'est qu'il est capable de grandir. Or, de fait, dans notre vie chrétienne, tant que nous sommes sur la terre, nous sommes capables de grandir ; et si Dieu nous laisse sur la terre, c'est pour que notre capacité de grandir augmente. C'est donc bien la dimension du jeune homme qui est première, et cette dimension du jeune homme va tout de suite impliquer la responsabilité à l'égard de l'autre : on ne peut pas aimer Dieu sans aimer le prochain. Et aimer le prochain, c'est être père ou mère. Surnaturellement, on l'aime en exerçant sur lui un rôle paternel – ou fraternel si vous préférez – mais c'est toujours un rôle paternel, et même maternel. Et, aimant le prochain pour Dieu, on revient à l'amour qu'on a pour Dieu. A l'égard de Dieu on est de plus en plus enfant, enfant du Père. Ce rythme particulier de notre vie divine, nous le découvrons à travers un regard de théologie mystique sur le mystère de la grâce.

¹ Cf. 1 Jn 2, 12-14 : « Je vous écris, petits enfants, parce que les péchés vous sont remis à cause de son Nom. Je vous écris, pères, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le Mauvais. Je vous ai écrit, mes petits, parce que vous avez connu le Père. Je vous ai écrit, pères, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement. Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Mauvais ».

La grâce implique, en chacun d'entre nous, ces trois dimensions : aimer Dieu, aimer le prochain, et être de plus en plus dépendant de Dieu. Et ces trois aspects sont le mystère de la grâce vécue, de fait, selon l'attraction de la fin, selon son « mouvement ». La sainteté a un mouvement immanent, ce n'est pas courir à droite et à gauche – cela, c'est extérieur –, c'est être de plus en plus dépendant du Père en vivant de plus en plus de lui, en étant tout petit enfant, en étant père ou mère, en étant conquérant. Ce sont les trois aspects, et il n'y en a pas d'autres qui soient signalés dans l'Écriture. Evidemment la grâce est une « greffe¹ », et parce qu'elle est une greffe, c'est toute notre vie humaine qui est saisie et qui se développe alors selon ces trois dimensions : l'enracinement de plus en plus profond dans la nature divine, le témoignage de plus en plus fort – je suis témoin du Christ – et, de fait, cette conscience de plus en plus nette de vivre de la vie même de Dieu. Il y a donc perpétuellement en nous ces trois dimensions de la grâce et il faut les respecter.

On pourrait se demander si ces trois dimensions de la grâce correspondent aux trois vertus théologiques : foi, espérance et charité. Il y a sûrement une correspondance puisque la foi, l'espérance et la charité sont révélées dans l'Écriture et que les trois dimensions de la grâce dont nous parlons ici le sont aussi, de manière plus cachée, dans la première Épître de saint Jean. Il me semble que la petitesse évangélique, qui est dernière, ultime, fait avant tout appel à l'amour et que l'ardeur du combat (les « jeunes gens ») fait avant tout appel à l'espérance. La foi, elle, donne cette lumière, obscure mais lumière, cette connaissance de Dieu², qui me fait vivre au-delà de ma vie humaine : je vis dans une lumière divine, qui est aussi une obscurité divine de plus en plus profonde puisque le mystère de la grâce donne une intériorité toujours plus profonde... C'est très curieux de voir cette alliance entre les trois dimensions de la grâce et les trois vertus théologiques, et il faudra la préciser. Ici je regarde cela d'une façon un peu générale et je vois que, de fait, c'est extrêmement important puisque ce sont comme les « propriétés », si l'on peut dire, de la foi, de l'espérance et de la charité : la grâce me plonge dans le mystère de Dieu selon trois aspects, en union intime avec le mystère du Père, du Fils et du Saint-Esprit. L'Esprit Saint, c'est l'amour. La croissance, liée à l'espérance, rejoint le mystère du Fils. Et la foi, c'est l'enracinement dans le mystère du Père.

*

¹ Cf. Rm 11, 16-24.

² Les pères sont ceux qui, par la foi, ont cette connaissance de Dieu. Cf. 1 Jn 2, 13 et 14 : « Je vous écris, pères, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement ».

C'est en regardant le mystère de la grâce que nous pouvons mieux saisir ce qu'est la voie d'enfance, et la théologie mystique doit nous faire comprendre pourquoi, selon la parole de Jésus, si nous ne devenons pas comme des petits enfants, nous ne pouvons pas entrer dans le Royaume de Dieu. Car le propre de la grâce, c'est bien de mettre en nous cette attitude de l'enfant. Dans son traité de la grâce, saint Thomas ne fait aucune allusion à cela, il n'est pas dit une seule fois que la grâce nous met dans une attitude d'enfant. Ce traité, si grand soit-il, ne nous fait donc pas directement entrer dans ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous apprend concernant la voie d'enfance. Ce qu'elle a vécu ne peut se comprendre que dans la lumière de l'Évangile, et un théologien qui n'accepterait pas la théologie mystique dirait : « La voie d'enfance, c'est symbolique, c'est une manière de parler ». Mais nous sommes tous d'accord pour dire que la voie d'enfance de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou de sainte Faustine, n'est pas simplement une manière de parler ; cela exprime quelque chose de réel du mystère de la grâce, et quelque chose qui ne serait pas explicité autrement. C'est explicité en théologie mystique parce que c'est du côté de la *finalité*. La théologie mystique regarde la grâce dans sa finalité. Or la finalité de la grâce, c'est de nous lier à Celui qui en est la source, sans intermédiaire. La grâce nous permet d'atteindre Dieu directement. C'est cela qui est extraordinaire : nous pouvons atteindre Dieu directement, sans intermédiaire, si ce n'est, bien sûr, celui de la parole de Dieu.

Nous pouvons alors essayer de mettre en lumière comment la grâce va développer en nous une attitude spéciale à l'égard de Dieu. Et cette attitude, c'est d'une part l'adoration et d'autre part la voie d'enfance. En faisant cela, on ne lit plus la petite Thérèse d'une manière uniquement affective mais on l'étudie théologiquement, dans une théologie mystique. Il est très important de voir la différence, et de lire en théologien sainte Thérèse parlant de cette voie de petitesse. Celui qui n'a aucune théologie mystique dira que c'est une manière de parler, que Thérèse, n'étant pas du tout intellectuelle, parle un langage symbolique, « mystique », qui ne dit rien de la réalité et reste subjectif. Mais si on regarde la petitesse évangélique d'un point de vue subjectif, on ne cherche plus ce qu'elle est théologiquement. Cela, c'est extrêmement net. Étudier d'un point de vue purement littéraire la voie d'enfance de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, cette voie de la petitesse qu'elle expose et qu'expose aussi sainte Faustine, ce serait montrer que les choses surnaturelles s'expriment mieux par des métaphores, mais cela resterait un langage métaphorique, alors que la théologie mystique doit exprimer la *réalité* de la grâce.

On peut alors essayer de comprendre que la grâce nous met à l'égard de Dieu dans un état d'enfance, parce qu'elle se traduit par la foi, dans

l'amour. On n'a donc pas une nouvelle connaissance mais un nouvel amour. C'est une attitude qui développe en effet ce qui est tout à fait propre à la grâce : elle nous met à l'égard de Dieu dans un état de petitesse, dans l'état de celui qui ne connaît pas – l'enfant –, et qui aime. C'est pour cela que la théologie mystique, du point de vue de la grâce, doit montrer profondément, objectivement, qu'un des grands aspects propres à la grâce, c'est de nous mettre à l'égard de Dieu dans l'attitude d'un *enfant* à l'égard de son père. A l'égard de son père (ou de sa mère), un enfant a des relations différentes du jeune homme à l'égard de son père ou du jeune homme lui-même devenu père à l'égard de son père. Dans l'attitude de l'enfant, le point de vue affectif est très développé et le point de vue intellectuel est second. L'enfant n'essaie pas de comprendre : il veut aimer. C'est très net : quand il est dans les bras de sa mère il est tranquille, mais il suffit que quelqu'un d'autre le prenne pour qu'il se mette à pleurer. Rien n'est changé intellectuellement, tout est changé affectivement. Cette priorité du point de vue affectif est le propre de l'enfance, et le propre de l'attitude de petitesse : c'est l'affectif qui domine, et le point de vue intellectuel est tout entier assumé par le point de vue affectif. L'enfant ne cherche pas à comprendre mais il cherche la présence. Cela nous aide à découvrir ce qu'est la petitesse évangélique.

La grâce, par la foi et à cause de la foi, doit se développer dans ce point de vue affectif de l'enfance. C'est une propriété essentielle à notre vie divine. Notre vie divine doit se développer en nous dans une attitude d'enfant parce que Dieu nous demande de vivre comme des enfants, c'est-à-dire comme ceux qui n'ont pas d'explications mais dont l'amour est suffisamment fort pour vivre d'une présence. La présence suffit, la présence est tout. C'est bien cela, la petitesse évangélique, la voie de la petite Thérèse, la voie d'enfance.

Mais soyons attentifs ! Cette voie de l'enfance doit rester dans la lumière de la foi : par l'amour et dans l'amour, la foi m'unit substantiellement à Dieu. C'est le propre du mystère de la grâce. La voie d'enfance surnaturelle est donc une voie qui m'unit réellement, substantiellement à Dieu. Mais, à cause de mon imagination, je peux abîmer cet aspect substantiel de l'union à Dieu et même le réduire, ce qui me fait passer de la voie d'enfance à une vision humaine de la grâce qui est infantile. C'est ce point de vue imaginaire que la théologie mystique doit constamment rectifier, car très facilement il s'empare de nous, parce que la foi ne nous donne pas une connaissance intellectuelle. La foi nous fait vivre l'amour de l'enfant à l'égard du Père ; la grâce nous lie substantiellement au Père, mais ce lien se fait dans l'obscurité. Et comme il se fait dans l'obscurité, il ne peut pas se rectifier par lui-même – d'où le danger de tomber dans l'infantilisme. Sous prétexte de suivre la voie

d'enfance, on reste des enfants psychologiquement, on ne mûrit pas, on ne voit pas suffisamment la différence entre la grâce et la nature humaine. C'est pour cela que, du point de vue surnaturel, il est toujours très important de comprendre que la grâce nous fait être enfant à l'égard du Père, mais en même temps jeune homme¹, c'est-à-dire parfaitement conscient de ce que Dieu réclame. L'obscurité de la foi est à l'égard de Dieu, elle n'est pas à l'égard du sujet : je dois être lucide dans mon amour à l'égard du Père et responsable de mes activités. En m'abandonnant comme un enfant à la miséricorde du Père, à son amour, je dois être lucide, et c'est cela le jeune homme : il est lucide sur ce qu'il fait, il n'est pas contaminé par une imagination infantile. Le chrétien doit être enfant et jeune homme, et non seulement jeune homme mais aussi père. C'est pour cela qu'il est important de voir les trois, qui sont vécus en même temps dans la grâce. Ces trois aspects sont exprimés de trois manières différentes, mais ils ne font qu'un dans la vie de la grâce : la vie de la grâce me rend toujours plus fort, plus responsable de mes actes, dans une attitude d'enfant.

*

Quand on parle de l'esprit d'enfance, on regarde sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou sainte Faustine et on est très frappé de voir que « si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux² ». C'est pour entrer dans le Royaume de Dieu qu'il y a cette petitesse évangélique, et cette petitesse est une attitude théologale. Il faut bien comprendre cela : ce n'est pas une spiritualité, c'est une attitude théologale. La grâce chrétienne implique cette grande exigence : être des « jeunes gens », être des « pères », mais aussi être des « enfants » ; elle implique à l'égard de Dieu ces trois aspects. Du point de vue de la foi, de l'espérance et de la charité, on est toujours dans une attitude de petitesse et d'enfance. Il n'est pas question de dire : « Pendant les dix premières années je serai comme cela, et après on verra ». Non, la petitesse évangélique reste toujours, et elle implique en même temps une très grande force, donc une très grande « virilité » : « Soyez des jeunes gens », et aussi une très grande force de conquête, de conquête paternelle : « Soyez des pères ». On est engagé par le Christ à être des serviteurs et des enfants, et on est engagé par le Christ à vivre une vraie responsabilité. Quand on regarde l'enfant au niveau psychologique, au niveau humain, on voit qu'il n'est pas responsable, tandis que la petitesse évangélique ne supprime en rien notre responsabilité, au contraire. On comprend de plus en plus que Jésus nous

¹ Cf. 1 Jn 2, 12-14.

² Mt 18, 3.

fait confiance ; il nous demande d'avancer dans l'obscurité de la foi, mais avec une très grande confiance. Il nous demande de porter des responsabilités, des responsabilités paternelles ou maternelles, des responsabilités de conquérants (le cheval blanc de l'Apocalypse¹), et c'est nécessaire parce que la petitesse évangélique, du fait même qu'elle est évangélique, est théologale. C'est Dieu lui-même qui la réclame. Cela n'a rien à voir avec le point de vue psychologique et, si on confond la petitesse psychologique et la petitesse évangélique, on fait une terrible confusion. Cette petitesse évangélique, on ne la comprend vraiment que quand on voit simultanément : « Soyez des enfants, soyez des jeunes gens, soyez des pères ». Dans la petitesse psychologique, on n'est pas des jeunes gens, on n'est pas des pères, on ne veut pas de responsabilité, on a peur, on a des scrupules, on est rongé par une attitude qui n'est pas évangélique.

La grâce chrétienne exige de nous d'être comme des enfants : « Si vous ne redevenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». Cette attitude, tout chrétien doit l'avoir, s'il vit vraiment sa vie chrétienne sous la motion de l'Esprit Saint. C'est l'Esprit Saint qui nous fait découvrir, dans notre grâce chrétienne, cette attitude de l'enfant, ainsi que l'attitude du jeune homme et celle du père. L'Esprit Saint nous fait découvrir que saint Jean nous enseigne là une exigence propre à de la grâce chrétienne. Tout chrétien doit entrer dans la petitesse évangélique. Et pour tout chrétien il y a des luttes, et il y a aussi cet aspect ultime de la paternité : la fécondité.

LA PETITESSE ÉVANGÉLIQUE : UN DON DE DIEU

L'enfance divine n'est pas quelque chose qu'on acquiert, c'est quelque chose qui nous est donné. Si c'était quelque chose qu'on acquiert, ce serait de l'enfantillage ; et ce n'est pas la même chose, l'enfantillage et être enfant de Dieu ! L'enfantillage, c'est vouloir profiter de l'état d'enfance, profiter de n'être pas encore responsable de ses actes, et demander à celui ou celle qui s'occupe de nous d'avoir à notre égard une tendresse maternelle, celle de la mère à l'égard du tout-petit. C'est une caricature, en quelque sorte, de la voie d'enfance, et cette caricature relève du « vieil homme ». C'est curieux, d'ailleurs, que ce soit le vieil homme qui fasse cette caricature de l'enfant, parce qu'il tombe alors dans l'attitude de celui qui considère l'enfant comme n'ayant pas de responsabilités. De fait, psychologiquement, l'enfant est celui qui n'a pas de responsabilités, celui qui n'est pas encore arrivé à l'âge rationnel. Mais cela, c'est un regard psychologique.

¹ Cf. Ap 6, 2 ; 19, 11.

L'enfance divine est *un don de Dieu* qui relève du don de piété et du don de sagesse. Le don de piété nous fait nous oublier nous-mêmes pour regarder Dieu comme Père et plonger dans l'adoration. Le don de sagesse a comme conséquence de nous mettre dans cette petite évangélique. Et c'est bien un don de Dieu, de pouvoir considérer que tout nous est donné. Oui, tout nous est donné, mais nous devons coopérer à la conduite de l'Esprit Saint qui nous mène et qui nous fait comprendre notre dépendance absolue à l'égard de Dieu. La petite évangélique a pris de nos jours une grande place dans la vie chrétienne. On a un peu l'impression que Dieu « se rattrape » face aux hommes qui si facilement exaltent leur raison et qui, à cause de cette exaltation, veulent garder farouchement leur autonomie. L'homme a un désir intense d'avoir son autonomie et de la garder. La liberté est pour lui quelque chose d'essentiel. Mais si la liberté est ce qui nous rend autonome, elle est aussi ce qui nous permet d'être petit enfant.

Il faut donc bien comprendre la différence entre la petite psychologique et la petite divine. La petite psychologique, c'est la petite de celui qui n'a pas la force de prendre ses responsabilités. Mais lorsque Jésus nous donne une grâce de petite évangélique, comme il l'a donnée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et à sainte Faustine, il veut que nous abdiquions toute volonté de domination. Il faut accepter cette grâce, qui est liée aux dons du Saint-Esprit. C'est l'Esprit Saint qui devient en nous *director et rector*¹, celui qui dirige tout, celui qui rectifie tout. C'est au fond une démarche de la foi dans l'amour, où la motion de l'Esprit Saint dépasse en quelque sorte les vertus théologiques. Et cette démarche, qui est un effet direct de la grâce en nous, est une nouvelle naissance. On peut rattacher cela à ce que Jésus dit à Nicodème : « Personne, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le Royaume de Dieu² ». Naître d'en haut, naître sous le souffle de l'Esprit Saint, c'est naître comme l'enfant qui n'a pas encore d'autonomie et qui ne veut pas en avoir parce que Jésus a tous les droits sur lui. Il y a là un don qui vient de Dieu et qui nous enracine en Dieu.

*

La miséricorde est le fondement de notre vie chrétienne : nous sommes enveloppés de la miséricorde, et pour qu'elle puisse s'exercer sur nous il faut que nous soyons vraiment totalement abandonnés entre les

¹ Saint Thomas disait : *ductor et director*. Voir son *Commentaire de l'Épître aux Romains*, 8, n° 635 (à propos de 8, 14 : « Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu »).

² Jn 3, 3.

mains de Dieu. Le fruit direct de la petitesse évangélique est d'être abandonné, remis entre les mains du Père. Quand on est remis à ce bon plaisir du Père, on abdique sa volonté propre, pour que ce soit la volonté de Dieu, la volonté du Père, qui s'empare totalement de nous. Et c'est bien cela, la petitesse évangélique : laisser la grâce du Christ prendre tout en nous – « Je vis, mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi¹ ». Il y a dans l'amour un échange très mystérieux et très profond qui fait qu'on ne veut plus rien décider par soi-même : on veut que toutes les décisions viennent de Dieu et qu'il les réalise. C'est donc un état de vie très absolu : on laisse la volonté du Père passer devant. On se confie à la conduite de Dieu d'une façon telle qu'on ne veut jamais rien faire qui soit de nous, qui pourrait être contre la volonté du Père. La volonté du Père nous est donnée d'une manière cachée dans la parole divine, et c'est vraiment le Père qui nous aide à entrer dans cette attitude particulière de remise totale entre ses mains.

Il faut que l'Esprit Saint nous guide, et qu'il nous guide dans la petitesse. Quand on est premier, on décide, et on décide pour soi et pour les autres. La petitesse évangélique, au contraire, implique l'offrande de la primauté, l'offrande de se situer comme premier. On se met derrière celui qui a reçu de Dieu la charge de porter ses frères, et de les porter pour leur permettre de grandir. La petitesse évangélique creuse de plus en plus en nous un « anéantissement² ». On demande à Jésus d'être de plus en plus comme enfoui, enfoui dans son amour, et on accepte, par le fait même, qu'il n'y ait plus aucune détermination, ni aucune lumière qui vienne *de nous*. Dans la foi, c'est l'obscurité qui est lumineuse. Il y a quelque chose de cela dans l'Ancien Testament : c'est la lumière qui, la nuit, montre au peuple d'Israël ce qu'il doit faire³. Nous voyons là comment la lumière devient amour puisque ce sont les réalités divines qui prennent possession de notre vie. Mais ces réalités divines, comme nous les connaissons très mal, nous risquons toujours de mal les comprendre, et à cause de cela Dieu nous demande d'avoir une attitude de petitesse, de dépendance, qui consiste à tout lui remettre.

Que Jésus nous aide à vivre de cette vie très radicale d'amour où aucune détermination ne vient limiter la lumière divine, ne vient limiter l'amour de Dieu ! On veut être uni à Dieu, à la source, sans limites. L'amour divin est premier dans notre vie et nous sommes conduits par cet amour, et dans cet amour. Cette attitude de petitesse est le fruit premier

¹ Ga 2, 20.

² Cf. Ph 2, 7. 2 Co 13, 4.

³ Voir Ex 13, 21-22 ; 14, 24. Ps 78, 14 ; 105, 39. Sg 13, 3.

de la grâce divine en nous. Nous sommes tous « enfants de Dieu¹ » et nous devons demander à Dieu de nous aimer toujours plus profondément, étant vraiment ses petits enfants. C'est sûrement un des aspects que l'Esprit Saint veut développer en nous. Et c'est très grand, puisque c'est le désir de ne pas limiter l'action de la grâce, le désir très radical, très profond, de laisser Dieu enfoncer le glaive de son amour en nous, comme il le veut : Dieu nous fait comprendre que toutes les déterminations qui viennent de nous font obstacle à la vie de la grâce et l'empêchent de se développer divinement. Très souvent, on vit humainement de la grâce, sous la conduite de la prudence. C'est ainsi que vivent beaucoup de chrétiens, sous ce régime de la prudence. Mais tout chrétien qui veut vivre sa vie chrétienne jusqu'au bout doit rester dans une très grande docilité d'amour à l'égard de l'Esprit Saint. L'Écriture dit : « Je tiens mon âme en paix et silence comme un petit enfant contre sa mère² ». Cela exprime la chaleur de l'amour et montre en même temps que cet amour n'est pas limité. On voit donc bien toute la différence entre cette petitesse-là, qui est l'offrande de notre vie à Dieu, et une petitesse qui resterait très humaine.

*

La conséquence de la petitesse évangélique, c'est la fidélité. Je crois que la fidélité ne peut exister que si nous sommes dans cette attitude de petitesse. Le démon ne peut rien contre cette petitesse : on lui échappe complètement puisqu'on est enveloppé de l'amour divin et qu'on avance dans cet amour... et alors on le met en fureur. Déjà, au niveau humain, on met quelqu'un en colère lorsqu'on lui dit quelque chose qu'il ne peut pas comprendre parce que cela relève d'une connaissance d'amour qui est comme un secret. Le secret est une connaissance d'amour, et cette grâce d'humilité, de petitesse, est toujours un secret : l'âme qui en vit vit d'un secret, elle vit d'un secret avec le Père, elle vit une vie d'unité avec le Père, et c'est pour cela qu'elle est fidèle.

Ajoutons que cette grâce de petitesse est différente de la vertu d'humilité. La vertu d'humilité reste sous le contrôle de la prudence alors que la petitesse évangélique ne l'est plus. La petitesse évangélique est le fruit direct de l'amour et c'est, je crois, ce que nos frères aînés, qui sont dans le Ciel, demandent pour nous. Et cette grâce de petitesse va tout de suite s'épanouir dans une très grande fidélité. La fidélité, dans notre monde, réclame la petitesse. Si on veut se conduire soi-même, on est séduit à droite ou à gauche et on perd la stabilité qui vient de l'amour. La

¹ Voir Jn 1, 12. Rm 8, 15-17. 1 Jn 3, 1-2.

² Ps 131, 2.

fidélité est le fruit direct d'un amour qui est l'absolu et qui *doit être* cet absolu. L'absolu dans l'amour ne supporte aucun changement. L'amour comme amour ne veut pas de changement, il veut un approfondissement. Le démon fait croire que l'approfondissement se fait dans le changement, mais c'est une erreur. La fidélité doit se fonder sur l'amour, et sur la petitesse dans l'amour, qui nous rend incapables de juger par nous-mêmes, parce que l'amour divin nous dépasse infiniment – « Dieu est plus grand que notre cœur et il connaît tout¹ » ; on s'en remet alors entièrement au bon plaisir de Dieu. La tentation de ne pas être fidèle vient quand on pense qu'une décision que nous avons prise n'a pas été prise entièrement dans l'amour : on dit qu'elle a été prise en raison de telle ou telle circonstance. Quand on est infidèle, on s'excuse toujours. C'est très curieux, on s'excuse toujours, et on s'excuse en montrant qu'on n'avait pas à ce moment-là une connaissance parfaite de nous-même, de la situation, etc. On montre que quelque chose a faussé notre décision, et on s'excuse soi-même parce qu'on sait très bien que l'infidélité est contraire à l'amour. L'amour veut la fidélité, il la réclame, parce que l'amour touche la fin, le bien. Il n'y a rien au-dessus de l'amour, c'est l'effet de la cause finale, l'effet de Celui qui nous attire – et qui nous attire parce qu'il est notre fin, et non pas un moyen, et qu'il nous attire comme notre fin ultime.

L'amour a donc, en lui-même et par lui-même, son absolu. Et je crois que tous ceux qui ont fait l'expérience de l'amour comprennent cela. Au fond, c'est l'amour qui nous donne le sens de l'absolu. Je n'ai pas le sens de l'absolu par l'intelligence. Par l'intelligence, j'ai le sens du nécessaire, mais le nécessaire et l'absolu, ce n'est pas la même chose. La fidélité repose sur l'absolu et non pas sur le nécessaire. Confondre l'absolu et le nécessaire, c'est confondre l'intelligence et la volonté. L'intelligence reconnaît le nécessaire mais elle a beaucoup de peine à accepter l'absolu, parce qu'en acceptant l'absolu elle reconnaît qu'elle n'est plus première, qu'il y a quelque chose au-delà d'elle. Pour nous, parce que nous sommes chrétiens, il y a quelque chose au-delà de notre intelligence : notre intelligence adhère dans la foi au mystère de Dieu. Elle accepte donc de ne pas être première et de laisser l'amour passer devant. Pour l'intelligence, c'est une certaine mort de laisser l'amour passer devant, et c'est ce qui se passe dans l'amour : l'amour s'impose, il s'impose lui-même. On est au-delà du nécessaire, on est en face d'un absolu qui réclame un don total. La fidélité ne dépend pas du nécessaire mais de l'absolu, de l'amour qui s'impose comme étant ce qui est ultime. La fidélité, c'est reconnaître que l'amour est ultime, qu'il n'y a rien au-delà de l'amour. Celui qui n'est pas fidèle croit qu'il y a quelque chose au-

¹ 1 Jn 3, 20.

delà de l'amour, qui vient de lui et qu'il est capable de manifester. Dès qu'on croit qu'il y a quelque chose au-delà de l'amour, on relativise l'amour et l'amour n'est plus l'absolu, alors que l'amour, touchant l'absolu, ne peut en aucun cas être relativisé.

C'est très important, de comprendre que l'attitude de petitesse, d'anéantissement, que Dieu nous demande, est source de la fidélité, et donc que toute infidélité provient de quelque chose qui n'est plus tout à fait vrai dans l'ordre de la petitesse. Si l'on n'est pas fidèle, la petitesse, la petitesse d'amour, ne peut plus se donner pleinement car il n'y a plus l'absolu de l'amour. A ceux qui prétendent avoir découvert cet absolu de l'amour mais qui ne l'ont pas découvert, il faut montrer que, dans quelques années, ce qui est aujourd'hui pour eux un absolu ne le sera plus. C'est le grand moyen de leur montrer que leur absolu est ce qui leur apparaît comme nécessaire, mais que ce n'est pas un absolu. Détruire l'absolu de l'amour nous met dans une position relative, et fondamentalement relative : on peut dire de toute décision que l'on prend qu'elle est absolue, mais en réalité elle ne l'est pas, puisque l'amour n'est plus premier.

Je crois qu'il faut essayer, avec l'Esprit Saint, de bien saisir cet absolu de la petitesse divine et de voir que c'est cela seul qui est la vraie mort à nous-mêmes. Mourir à soi-même, c'est permettre à Dieu d'être en nous, de demeurer en nous. Dieu ne peut pas demeurer en nous sans être premier, sans être l'Absolu. Si Dieu n'est plus pour nous l'Absolu, il ne demeure plus en nous, et c'est cela qui est si grave dans le fait de ne pas être fidèle.

*

Toujours d'un point de vue de théologie mystique, après avoir vu ce qui nous est donné directement dans l'Écriture et particulièrement dans la première Épître de saint Jean¹, on doit voir théologiquement ce que représente *l'abandon*. Si on doit vivre comme des enfants, comment cela se traduit-il dans notre vie chrétienne ? Par un total abandon, une remise complète à Dieu de toute notre vie. La petitesse évangélique a comme fruit dans notre vie cette attitude d'abandon. On pourrait même aller jusqu'à dire que les sept dons du Saint-Esprit ne peuvent être reçus et vécus pleinement que dans cette attitude-là. Ils exigent de nous une passivité très grande, et cette passivité ne peut se réaliser en nous que dans l'abandon. Je crois que c'est en théologie mystique qu'il faut voir ce

¹ Voir ci-dessus p. 11-16.

qu'est l'abandon. L'abandon est une attitude chrétienne, parce que la vie chrétienne implique fondamentalement qu'on ait tout remis à Dieu.

Divinement, l'abandon n'est pas un manque. Etre abandonné au bon plaisir du Père sur nous n'est pas du tout une attitude de fragilité, ni un manque de force. Etre abandonné entre les mains du Père exige au contraire une très grande force, puisque cela exige de vivre en prenant des initiatives, des décisions, mais qui sont toujours remises au bon plaisir de Dieu sur nous : *Quomodo placeat Deo*¹, « comment plaire à Dieu ». C'est cela qui nous met dans une véritable attitude d'abandon.

La petitesse évangélique nous permet donc d'être complètement abandonnés, et quand on a beaucoup de peine à s'abandonner on s'aperçoit que cette petitesse évangélique n'est pas vraiment enracinée en nous. On est inquiet, inquiet du lendemain : « Qu'est-ce qui va arriver ? »... On est inquiet parce qu'on ne domine pas la situation, ou qu'on a peur d'un obstacle plus grand qui nous empêcherait d'avancer, ou peur de certaines luttes, de certaines tentations devant lesquelles on se sait particulièrement faible, ce qui nous empêche d'être totalement abandonnés. C'est vraiment la petitesse évangélique qui nous permet de vivre cet abandon.

*

La petitesse évangélique commande toute notre vie, et plus nous avons de responsabilités, plus Dieu réclame de nous de vivre cette petitesse évangélique. Plus nous sommes forts en philosophie, en théologie, plus Dieu réclame de nous d'avoir cette sorte de « ressort » dernier qui nous permet, en face de Dieu, de trouver une position qui nous montre toute l'intelligence que Dieu réclame dans telle ou telle situation. La petitesse évangélique, redisons-le, réclame de nous un total abandon : on est entièrement remis entre les mains de Dieu, et il fera de nous ce qu'il veut. Pouvoir dire en toute vérité que Dieu peut faire de nous ce qu'il veut, qu'on lui est entièrement remis, abandonné, pouvoir dire cela et le *vivre*, voilà la petitesse évangélique². On a l'attitude de

¹ Voir 1 Co 7, 32 : *Quomodo placeat Deo* ; et Rm 12, 1-2 : « Je vous exhorte, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, capable de plaire à Dieu (*Deo placentem*) ; c'est là l'adoration spirituelle, la vôtre. [...] Transformez-vous par le renouvellement de votre intelligence, afin de discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui plaît à Dieu, ce qui est parfait ». Voir aussi Rm 8, 8 ; 2 Co 5, 9 ; Col 1, 10 ; He 11, 6.

² Nous renvoyons ici à la prière du Bienheureux Charles de Jésus : « Mon Père, je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Quoi que tu fasses de moi, je te remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre tes mains. Je te la

celui qui sait que sa vie n'est pas grand-chose à côté du mystère de la Croix du Christ, à côté des vertus héroïques des saints. Nous sommes, nous, un peu dégradés, un rien nous est très difficile, mais nous avons, et la vie de l'Eglise elle-même nous le montre, une petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la petite sœur polonaise, sainte Faustine ; nous avons ces saintes qui nous sont très proches et qui nous montrent quelque chose de tout à fait différent de la sainteté des saints du Moyen Age. La sainteté d'un Thomas d'Aquin et la sainteté d'une petite sœur complètement abandonnée entre les mains de Dieu, c'est très différent ; mais des deux côtés cela touche la splendeur de Dieu qu'on ne peut pas imiter, qu'on ne peut que désirer contempler.

Il y a là quelque chose de très beau pour découvrir que la sainteté – ou plutôt la sanctification – nous libère de nous-mêmes. Pour suivre le Christ, il faut « mourir à soi-même », perdre sa vie¹. Or mourir à soi-même, c'est justement considérer que tout ce qui provient de nous n'est pas très sérieux, et que Dieu peut le transformer pour en faire un moyen de lui être uni. C'est le fruit très particulier de la petitesse évangélique : l'abandon, la remise totale de nos activités et de tout ce que nous sommes entre les mains de Dieu. Ce qui est important, c'est de faire ce que Dieu nous demande. Autrement dit, l'acte d'obéissance rejoint la petitesse. L'acte d'obéissance est la clef de toute notre sanctification. Toute la sainteté chrétienne repose sur la sainteté du Christ, et c'est en s'offrant au Père dans l'obéissance² que le Christ « a mené à leur achèvement ceux qu'il a sanctifiés³ ». Et c'est cette obéissance au Père qui donne à toutes nos activités leur véritable sens.

*

La foi réclame la petitesse, et Dieu nous mène par des voies étroites dans une confiance totale. Qu'y a-t-il après cette petitesse de foi ? La pauvreté, l'abandon, c'est sûr. Mais du point de vue de l'espérance, qu'est-ce qui fait, dans notre vie chrétienne, que l'espérance va modifier notre attitude d'enfant de Dieu, d'enfant du Père ? C'est que nous savons que Dieu nous regarde et que tout ce que nous faisons l'intéresse. Dieu ne s'intéresse pas à notre avoir, à ce que nous possédons, à ce que nous avons à la banque. Il est – si j'ose dire – trop réaliste pour que cela l'intéresse ! Le monde se construit sur des valeurs fictives. L'espérance,

donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre tes mains sans mesure, avec une infinie confiance car tu es mon Père ».

¹ Cf. Mt 10, 39 ; 16, 25-26. Mc 8, 35. Lc 9, 24 ; 14, 26 ; 17, 33. Jn 10, 17-18 ; 15, 13.

² Cf. Mt 26, 39 et 42. Mc 14, 36. Lc 22, 42. Jn 10, 18 ; 14, 31. Rm 5, 19. Ph 2, 8. He 5, 8.

³ He 10, 14.

notre espérance théologale, s'appuie sur quelque chose de réel : les promesses de Dieu¹. Et les promesses de Dieu, ce n'est pas un « être de raison ». Les promesses de Dieu, nous en vivons, alors que nous ne vivons pas des promesses des hommes. Dans un monde faussé qui vit uniquement de promesses fausses, notre espérance peut discerner la différence entre les promesses des hommes et celles de Dieu, et l'espérance chrétienne nous fait vivre uniquement des promesses de Dieu. C'est l'enfant qui vit de promesses : « Quand je serai grand... », « Quand je verrai Dieu face à face... »

ENFANTS DE DIEU DANS LA FOI

Il faudrait regarder la petitesse évangélique en lien avec chacune des vertus théologales, toujours dans une perspective de théologie mystique, en commençant par la foi. La foi me donne une certitude, donc une indépendance à l'égard de toutes les opinions des hommes. Par la foi je suis éduqué directement par Dieu, et je suis un enfant de Dieu toujours éduqué par lui. Tant que je suis sur la terre, je ne quitte pas le régime de la foi. Je suis donc tout le temps éduqué, éduqué par l'Esprit Saint, par le Verbe, par le Père. Je suis dans la petitesse de celui qui accepte d'être dans un état de totale dépendance. La foi fait de moi un enfant qui progresse de plus en plus dans son état de dépendance, dans son état d'enfant. Plus j'avance dans l'ordre surnaturel, plus je suis dépendant de Dieu, plus j'écoute. La foi, dit saint Paul, « vient de ce que l'on entend (*fides ex auditu*), et on entend par une parole du Christ² ». La foi est l'attitude de celui qui écoute en sachant qu'il ne peut pas se diriger seul. Ma vie divine, ma vie de foi, me met dans l'état de quelqu'un qui est incapable d'avancer seul et qui est toujours désireux de s'appuyer sur l'autorité, parce que la foi ne donne pas une lumière parfaite, elle donne une lumière qui repose sur l'autorité de Dieu. C'est donc une lumière qui n'est pas directe : c'est une lumière qui vient de Dieu et non pas de moi, et qui ne me met pas dans l'immanence parfaite puisqu'elle vient d'un autre que moi, qui est Dieu.

La foi me fait reposer sur l'autorité de Dieu et c'est ainsi qu'elle m'affermirait. Dans ma vie divine, je n'ai pas d'autorité par moi-même ni en moi-même ; je n'ai pas d'autorité par ma propre expérience : mon expérience n'augmente pas mon autorité parce que plus j'avance, plus je suis dans la foi. Et, étant dans la foi, je suis dans une dépendance totale à l'égard de celui qui a autorité, je reçois tout de lui, et donc je me réfère

¹ Cf. Ac 26, 6-7 ; Rm 4, 18-20 ; 1 Tm 4, 8-10 ; Tt 1, 2 ; He 6, 13-19 et 10, 23 ; 2 P 3, 13 ; etc.

² Rm 10, 17. Cf. Jn 12, 38 ; Is 53, 1.

tout le temps à son bon plaisir. Je ne peux pas me référer uniquement à la lumière, puisque cette lumière m'est donnée par l'autorité. Elle ne m'est pas donnée seulement comme lumière, elle m'est donnée *pour obéir*, puisque par la foi je suis dans l'état de petitesse de celui qui ne voit pas par lui-même l'intelligibilité de ce qui lui est donné. Je suis vraiment entièrement porté par l'autorité de Celui qui me donne cette lumière. C'est en ce sens-là que je suis tout petit, comme l'enfant dans le sein de sa mère, qui gémit parce qu'il n'a pas la direction : il va partout où sa mère va mais ce n'est pas lui qui dirige. Dans la foi, c'est comme cela : je ne me dirige pas moi-même, je me laisse conduire par Dieu. C'est très important de comprendre que la foi me met dans cet état-là : elle exige de moi de croire en l'amour de Celui qui me conduit. Il y a donc un amour fondamental dans la foi : ce n'est pas une connaissance purement intellectuelle, c'est une connaissance aimante. Donc il n'y a pas d'autonomie : je ne découvre pas par moi-même ce que je dois faire, la ligne que je dois suivre. La foi me rend docile à ce qui doit arriver ; on ne m'a pas demandé conseil et je suis toujours second. C'est ce qui humilie le plus mon intelligence, car cela exige d'elle d'être toujours seconde, d'écouter, de ne pas avoir la joie de trouver quelque chose d'original, qui soit sa propre découverte. La foi me fait vivre d'une intelligence qui est comme inféconde, qui n'a pas de « trouvaille » propre. Tout mon être est saisi par cette première connaissance de foi, qui est analogue à l'opinion en ce sens qu'elle ne provient pas de l'évidence mais repose sur l'autorité de Celui en qui je peux avoir une totale confiance¹. Je peux savoir et connaître ce qui pourra m'éclairer et m'aider, mais l'acte de foi dans ce qu'il a de propre demeure sans évidence, et donc, pour la vie de l'intelligence, c'est comme une mort. Mon intelligence vit en saisissant les évidences. Or dans la foi il y a quelque chose de très radical qui fait que mon intelligence est comme muselée, elle ne peut pas saisir directement ce qui l'intéresse. C'est le mérite de la foi, cela. Un acte d'intelligence par lequel on voit ce qui est évident ne nous donne aucun mérite. Donc si vous n'êtes pas très intelligent, consolez-vous ! votre mérite augmentera parce que vous serez obligé de remplacer les manques d'évidence par une bonne volonté – et du point de vue divin c'est plus grand que s'il y avait l'évidence.

La foi a ceci de très particulier qu'elle réclame une adhésion. J'accepte volontairement d'être comme aveugle et de marcher dans cette « vision » du croyant. Cela change beaucoup mon regard sur Dieu : je reconnais que c'est sa parole qui m'est donnée et qui est mon bien, le bien de mon intelligence. Le bien de mon intelligence est, par la foi,

¹ Cf. 2 Tm 1, 12 : « Je sais en qui j'ai mis ma foi, et je suis persuadé qu'il est capable de garder mon dépôt jusqu'à ce Jour-là ».

quelque chose dont je n'ai pas l'évidence, mais à quoi j'adhère à cause de l'autorité de Celui qui me parle¹. Il y a là quelque chose de très grand, parce que mon acte de foi reconnaît que la lumière vient de Dieu et non pas de moi. Et j'accepte cette lumière qui vient de Dieu plus que la lumière qui viendrait de moi. Cette lumière, parce qu'elle vient de Dieu, est souveraine et totale. Je n'ai pas le droit de la remettre en question, elle s'impose à moi, donc mon intelligence ne peut plus avancer comme elle le voudrait et selon ce qu'elle saisit d'évident. Il est très important de percevoir que la foi nous met dans un état de petitesse intellectuelle qui est, en fait, quelque chose de très grand : notre intelligence reconnaît qu'elle doit se soumettre, et se soumettre par amour. Le point de départ de la foi, c'est un amour² ; s'il n'y a pas un amour au point de départ de la foi, il n'y a pas de foi.

On comprend donc que pour un intellectuel habitué aux sciences humaines, qui sont commandées par l'évidence, la foi exige une offrande de l'intelligence. En mathématiques, le cheminement se fait d'évidence en évidence, et de même pour toutes les sciences expérimentales... et voilà que la foi exige de rompre ce cheminement d'évidence et d'accepter l'autorité de Celui qui me parle, et de considérer que son autorité me permet d'avoir une adhésion à ce qu'il me dit. Dans l'acte de foi il y a une adhésion volontaire³ : j'accepte ce que Dieu dit, dans l'obscurité. Ce n'est plus la démarche normale de l'intelligence qui passe à un autre sujet parce qu'elle a atteint une évidence ; c'est passer à un autre sujet volontairement, dans l'amour. C'est l'amour qui commande d'avancer, et non plus l'évidence. Tout le mérite de la foi est là : je fais l'offrande de ma vie intellectuelle, et cela par amour pour Celui qui me parle.

DÉCOUVRIR LE MYSTÈRE DU PÈRE, SA PATERNITÉ

Regarder en théologie mystique ce qu'est la grâce chrétienne vécue dans la foi, l'espérance et la charité nous fait comprendre ce qu'est la « voie d'enfance ». La voie d'enfance, ce n'est pas subjectif, c'est souverainement objectif. Si on veut laisser le Père être Père pour nous, il faut être un tout petit enfant. Si vous voulez que le Père se révèle à vous comme Père, soyez un tout petit enfant. Si vous voulez être un adulte, un père, à la place du Père du Ciel, il s'effacera. Ceux qui veulent à tout prix

¹ Voir SAINT THOMAS, *Somme théologique*, II-II, q. 1, a. 1, c.

² Le deuxième concile d'Orange (en 529) affirme que tout acte de foi implique un acte d'amour par où on a confiance en Dieu. Voir DENZINGER, *Symboles et définitions de la foi catholique*, n° 375, Le Cerf 1996, p. 137 : « L'accroissement de la foi comme aussi son commencement, et l'attrait de la croyance (*credulitatis affectum*) » sont « un don de la grâce ».

³ Cf. *Somme théologique*, II-II, q. 2, a. 1.

être pères, exercer une paternité à l'égard des autres, sans rien comprendre *pour eux-mêmes* de la voie d'enfance, ils seront peut-être de beaux apôtres, ils seront grands aux yeux du monde, mais le Père qui est aux Cieux s'effacera. Il ne peut y avoir de véritable paternité spirituelle que si le prêtre suit Jésus : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire au Père ¹ ».

On ne peut pas nier, c'est un fait, que la petite Thérèse, Thérèse de l'Enfant-Jésus, a apporté à l'Eglise quelque chose de nouveau. Cela existait déjà, c'est évident, chez les Pères de l'Eglise – et c'est très beau, de voir combien les Pères de l'Eglise ² avaient le sens de ce qu'est être enfant de Dieu – et aussi chez saint Thomas d'Aquin ³. Peut-on dire que Thérèse de l'Enfant-Jésus apporte quelque chose à Thomas d'Aquin, du point de vue d'une explicitation théologique ? C'est une bonne question. Et je crois qu'on peut dire que Thérèse explicite ce que saint Thomas avait déjà dit. Ne disons pas : « Sainte Thérèse, c'est les Carmes ; saint Thomas, c'est les Dominicains ». Non, la grâce est au-delà et c'est elle qui nous fait enfants de Dieu, enfants du Père. Par le fait même, c'est la grâce qui nous permet de découvrir, sous la motion de l'Esprit Saint, ce qu'est la paternité. On ne peut pas découvrir l'enfance sans découvrir la paternité, puisque l'enfance est relative à la paternité. On découvre donc ce qu'est l'enfance évangélique en découvrant qui est le Père, le Père dans le mystère trinitaire. C'est le Père, dans son mystère trinitaire, qui est *mon* Père, et c'est lui qui me fait enfant de Dieu ⁴ et qui me permet de dire que ce qu'il y a de plus grand dans la grâce, c'est de vivre de la paternité du Père, de sa paternité à mon égard. Le Père est Père *pour moi*. Eternellement le Père fait de moi son enfant – osons dire : il engendre éternellement le Verbe en moi –, et c'est pour cela que je peux, par la grâce, cette grâce de l'enfance, découvrir combien, au-delà de toutes mes limites, je suis « fils de lumière ⁵ », « enfant de lumière ⁶ », et combien cet engendrement du Père me fait fils. Par la grâce je suis « dans le sein du Père », comme le Verbe est « dans le Principe ⁷ », comme le Fils, l'Unique engendré, est « dans le sein du Père ⁸ ». Nous devons aller

¹ Jn 5, 19.

² Voir, par exemple, SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie LXII sur saint Matthieu* ; citée ci-dessous p. 38-39.

³ Voir entre autres *Super Evangelium Matthaei lectura*, XVIII, Edition Marietti 1951, n^{os} 1488-1490.

⁴ Cf. Ep 1, 4-6 ; Rm 8, 14-17.

⁵ Jn 12, 36 ; cf. 1 Th 5, 5.

⁶ Ep 5, 8.

⁷ Jn 1, 1.

⁸ Jn 1, 18. Saint Thomas emploie parfois une autre analogie en parlant de « Verbe de Dieu dans le cœur du Père » (*Verbum Dei in corde Patris*). Voir *Contra Gentiles*, IV, 46, n^o 2 ; *In Psalmos* 32, 5 ; *Ad 1 Tim.*, III, n^o 130.

jusque-là si nous voulons vraiment entrer dans ce qui est tout à fait propre à cette voie d'enfance.

Cette voie d'enfance, c'est l'exaltation de la paternité. Comprenons bien : je ne peux exalter la paternité qu'en étant un tout petit enfant. J'ai soif d'exalter la paternité du Père, de montrer qu'il n'y a rien de plus grand. Et en ayant soif de révéler cette paternité, j'entre dans la petitesse évangélique. La petitesse évangélique implique qu'on accepte de ne rien connaître par soi-même, puisque c'est entrer dans la génération du Verbe, du Fils qui « ne peut rien faire de lui-même¹ ». Toute la lumière vient de Dieu, et dès que je crois avoir inventé quelque chose, avoir découvert par moi-même quelque chose de merveilleux, ce n'est rien, c'est un obstacle à la lumière de Dieu. C'est la lumière de Dieu que l'enfant veut : il veut que la lumière du Père lui soit communiquée. L'enfance spirituelle est liée à la lumière². C'est très important, cela. Les mystères lumineux du rosaire que Jean Paul II nous a donnés sont liés à l'enfance. Pour que l'on comprenne mieux, le Saint-Père a dit que c'étaient des mystères lumineux, mais ne sont-ils pas les mystères de l'enfance ? En Dieu, le Verbe est le Fils, et donc être fils de Dieu, c'est être « verbe », fils de la Lumière. Ce qu'il nous faut saisir dans ce que la grâce chrétienne nous donne, c'est cette possibilité d'être des enfants du Père qui, comme tels, ont de lui une connaissance unique : le Père est Père pour nous *si nous sommes enfants*. Le Père ne se révèle comme Père que si on est enfant, et tout petit enfant, si on accepte de ne rien voir, d'être dans l'obscurité la plus complète pour qu'il n'y ait que *sa* lumière.

L'enfance, l'esprit d'enfance, nous entraîne donc à vivre, au niveau divin, dans une totale obscurité. Le petit enfant naît sans voir clair. Il ferme les yeux et il aime les fermer, il ne voit rien mais il est illuminé. Il faut accepter de ne rien voir pour être illuminé, c'est-à-dire pour être enfant de lumière. Être enfant de lumière réclame vraiment d'être celui qui accepte librement de ne rien voir. La voie de l'enfance de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous fait découvrir la paternité³. A travers sa

¹ Jn 5, 30.

² Voir Jn 1, 12. 1 Jn 1, 5-7 ; 2, 8-10.

³ Voir entre autres Ms B, 1 r^o-v^o, *Œuvres Complètes*, Le Cerf/DDB, 2006, p. 220 et LT 196, p. 550 : « Je comprends si bien qu'il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour est le seul bien que j'ambitionne. Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise Divine, ce chemin c'est l'*abandon* du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père... "Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi" a dit l'Esprit Saint par la bouche de Salomon et ce même Esprit d'Amour a dit encore que "La miséricorde est accordée aux petits" ». LT 258, p. 615, à l'Abbé Bellière : « Je le sens, nous devons aller au Ciel par la même voie, celle de la souffrance unie à l'amour. Quand je serai au port je vous enseignerai, cher petit frère de mon âme, comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde avec l'abandon

« petite voie », elle nous montre ce qu'est la paternité qui, jusque-là, n'avait pas été mise en lumière avec autant de force, autant d'amour. C'est cela qui est si grand dans la voie d'enfance : c'est la voie du Père. En acceptant cette voie d'enfance on se met sous le regard du Père, dans la lumière du Père.

Saint Thomas, en théologien, quand il parle de la Très Sainte Trinité, parle du Verbe avant de parler du Fils. Cela m'a toujours beaucoup frappé, car généralement on parle du Fils avant de parler du Verbe. Mais, dans la révélation qui nous est donnée dans l'Évangile de saint Jean, et en théologie scientifique, c'est l'inverse : le Verbe est nommé avant le Fils et, puisque le Verbe est le Fils, la paternité est relative à la fois au Verbe et au Fils. La petitesse est donc relative au Verbe, à la Lumière. Et ce n'est pas pour rien que le Saint-Père nous a donné ces mystères de lumière : la lumière de la petitesse, de l'enfance.

*

Regardons ce texte de l'Écriture qui est si fort : « A cette heure-là les disciples s'avancèrent vers Jésus en disant : “Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?” ». Cette question a dû faire sourire Jésus !

« Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ? » Et appelant à lui un enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne changez pas et ne redevenez pas comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Celui-là donc qui s'abaissera comme cet enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux, et celui qui accueille à cause de mon Nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille » (Mt 18, 1-5).

et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger ». CJ 6.8.8, p. 1082 : A sœur Agnès de Jésus qui lui demandait « *ce qu'elle entendait par “rester petite enfant devant le bon Dieu”* », elle répondit : « C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père ; c'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune. Même chez les pauvres, on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il grandit son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. C'est pour ne pas entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel. Je suis donc restée toujours petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir. Etre petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se décourager de ses fautes car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal ».

Jésus accepte d'entrer dans la discussion et il répond en montrant que la qualité de l'enfant, c'est qu'il a conscience de tout recevoir de son père¹, et de sa mère, et qu'il est incapable de « se débrouiller » seul. C'est cela, être enfant. L'enfant de Dieu, c'est celui qui sait que le Père est tout le temps là, qu'il lui fait vivre de sa propre vie divine et que lui, l'enfant, vit donc sa vie divine *in sinu Patris*, dans le sein du Père. Et c'est là, dans le sein du Père, qu'il développe sa vie divine. Et c'est cela, le Royaume de Dieu : vivre de la paternité divine. Et en vivant de la paternité divine, on vit du mystère de Dieu dans ce qu'il a de plus parfait, puisque le Père est le Principe².

Le Père est Celui qui nous dépasse infiniment mais il est Celui d'où nous venons, de qui nous tenons tout, et qui nous « enveloppe ». Nous lui sommes donc liés intimement. Il y a là une expérience divine de la grâce de la paternité qui est l'enfance. Et celui qui a « goûté » – *Gustate et videte*³ – à cette expérience de la paternité y revient sans cesse, car c'est là qu'il est le plus en paix, parce que personne ne peut lui enlever cette relation intime d'enfant avec son Père : il a tout reçu du Père et le Père l'enveloppe ; il y a donc en lui une paix, une paix divine, qui vient de l'expérience même du Père et qui fait comprendre que ce qu'il y a de plus secret dans la grâce chrétienne, c'est de pouvoir, dans l'Esprit Saint, dire avec Jésus : « *Abba*, Père !⁴ »

*

La petitesse des enfants du Père proclame sa sainteté. Par notre vie d'enfants de Dieu, de fils bien-aimés du Père, nous proclamons que le Père est saint, et que notre sainteté d'enfants de Dieu est précisément dans cette relation intime que nous avons avec le Père. Cette relation de chacun de nous avec le Père est unique et elle est capitale. Le Père est Père dans tout ce qu'il est ; c'est sa sainteté : il est Père. Et en tant que Père il regarde ses enfants, sa vie de Père leur est donnée par le Fils⁵, et il désire que ses enfants vivent de cette sainteté ; c'est pour cela que toute notre sainteté est là. Tout ce que nous sommes doit être relatif au Père – comme l'est le Fils – parce que tout ce que nous sommes vient de lui, depuis notre être jusqu'à notre intelligence, jusqu'à tout ce que nous pensons et aimons : tout vient de lui.

¹ Cf. SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 747 : « Le Fils n'a rien qu'il n'ait reçu du Père ».

² Cf. Jn 1, 1.

³ Ps 34, 9.

⁴ Ga 4, 6 : « Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : *Abba* ! Père ! ». Cf. Rm 8, 15.

⁵ Voir entre autres Jn 17, 1-2.21-23.26 ; 1 Jn 5, 11-13.

« Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » Autrement dit, si on ne devient pas comme des petits enfants, on ne devient pas des saints. Notre sainteté, c'est de proclamer la sainteté du Père comme des enfants qui savent qu'ils reçoivent tout de leur Père et que tout ce qui n'est pas du Père en eux est quelque chose de faux. Tout ce qui n'est pas du Père en nous périra¹ ; c'est peut-être quelque chose qui sur la terre est particulièrement séduisant, mais c'est bel et bien une séduction parce que ce n'est pas dans cette filiation à l'égard du Père.

« Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » Le Royaume des Cieux, c'est la sainteté du Père, et pour entrer dans la sainteté du Père il faut être des petits enfants qui *adorent* le Père. L'adoration fait essentiellement partie de notre vie d'enfants du Père parce que, par l'adoration, on sait qu'on est totalement dépendant du Père et que c'est à l'intérieur de cette dépendance radicale à l'égard du Père que nous nous sanctifions. Il y a une sainteté caractéristique de l'enfant, répondant à la sainteté du Père, parce que c'est en devenant de plus en plus des petits enfants que nous permettons au Père d'agir comme Père. C'est très étonnant, de permettre au Père de pouvoir agir dans cette sainte liberté qu'il a quand il ne rencontre en nous que des petits enfants. Dès que le Père rencontre en nous quelqu'un qui n'est pas en face de lui un petit enfant, nous l'empêchons d'être Père. Et trop souvent, presque constamment, nous empêchons le Père d'être Père, d'exercer sur nous son action paternelle. Redisons-le : la sainteté, pour nous, c'est de permettre au Père d'être Père pour nous. Comme c'est grand, de vivre de cette sainteté du Père, de cet accueil du Père ! La toute-puissance de Dieu se donne à nous dans l'accueil du Père pour ses enfants. Il est (métaphoriquement) comme une poule qui garde ses petits poussins sous ses ailes. Cette image, le Christ lui-même l'emploie² (en parlant de lui, mais « Le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire au Père³ »), et les petits poussins sont à l'abri quand ils sont directement dans cette soumission à l'égard du Père et sous son regard.

En devenant des petits enfants, nous permettons au Père d'agir plus sur nous comme Père, d'agir sur nous radicalement, grâce à l'adoration, à l'amour et à l'obéissance filiale. L'obéissance filiale est une obéissance limpide. Quand un enfant raconte des petites histoires pour ne pas dire la vérité, sa mère le regarde et lui dit : « Tu mens, tu mens... » ; elle

¹ Cf. 1 Jn 2, 15-17.

² Voir Mt 23, 37 ; Lc 13, 34.

³ Jn 5, 19.

découvre tout de suite ce qui n'est pas juste. Le Père est comme cela avec nous quand nous lui demandons d'être Père : il nous fait comprendre tout de suite ce qui est un peu « à côté », ce qui est en dehors de cette dépendance totale à l'égard de sa paternité.

La sainteté se manifeste aujourd'hui d'une façon très spéciale. Les derniers saints, les petites saintes récemment canonisées, sont là pour que nous comprenions la grandeur de la paternité divine. Elles nous rappellent que cette dépendance à l'égard du Père, ce souci de faire pleinement sa volonté, d'entrer dans ses désirs, d'entrer dans ses intentions profondes, nous fait découvrir ce qu'est le Père, son amour pour nous, et comment il nous porte pour que nous soyons entièrement attirés par lui. C'est l'élément principal de la sainteté. Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Ciel. C'est très difficile, quand on grandit, quand on acquiert son indépendance, de garder cette limpidité de l'enfant à l'égard du Père. Le Père voit tout et il veut que tout en nous soit totalement dépendant de lui. Et de notre côté, par notre petitesse évangélique, nous permettons au Père d'agir sur nous ; nous augmentons, si j'ose dire, le pouvoir du Père sur nous, dans l'ordre de l'exercice.

Comprenons bien : il est évident qu'on n'augmente pas le pouvoir de Dieu, le pouvoir du Père, mais dans l'ordre de l'exercice, parce qu'on est libre, on est capable d'entraver l'exercice de la paternité de Dieu à notre égard ; nous empêchons Dieu de tout prendre en nous en ne nous laissant pas être cachés « dans le sein du Père », en cherchant d'autres abris. De même que la poule qui réchauffe ses petits n'a pas besoin d'autre chose qu'elle-même, de même le Père « réchauffe » ses petits, leur permet de se développer et d'être dans la joie. La sainteté est joyeuse parce que c'est être enfant du Père, et il n'y a rien de plus joyeux que de savoir que le Père nous aime et prend soin de nous. Dans le monde d'aujourd'hui, la sainteté est très particulière et se manifeste en premier lieu, pour nous, dans la joie d'être aimés du Père. Il y a là une grâce pour nous, la grâce de reconnaître ce regard du Père qui est un regard d'amour, qui nous couvre de son amour. Il ne faut pas abandonner cette sainteté du Père dans notre vie et il faut que nous soyons saints... de la sainteté du Père¹ ! N'est-ce pas merveilleux ? Le Père exerce sur nous une paternité « substantielle » puisque, en tout ce qu'il est, il est Père. Une fois qu'on a découvert cela, on désire recevoir tout de lui comme le Fils reçoit tout du Père.

¹ Cf. Lv 11, 44-45 ; 19, 2 ; 20, 26 ; 21, 8. 1 P 1, 16.

DE LA PETITESSE DE L'ENFANT À LA PETITESSE DU CRUCIFIÉ

En face de Dieu, on doit toujours être comme des petits enfants. Jésus le dit très nettement : « Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». C'est du reste pour cela que le Père a envoyé son Fils : pour être le petit enfant de la femme, le petit enfant d'une mère, et que nous puissions voir cette petitesse parfaite dans le Christ, dans le petit enfant Jésus. Mais la petitesse joyeuse de Noël est ordonnée à la petitesse douloureuse de la Croix, et il est très important de bien saisir ces deux petitesstes. C'est l'intelligence qui est à l'origine de la petitesse. L'enfant, c'est celui qui accepte de ne pas savoir, celui qui accepte l'état dans lequel il est actuellement : à un moment donné, quand on aura la vision béatifique, on verra Dieu tel qu'il est, mais tant qu'on n'a pas la vision béatifique on est comme des enfants. Dans un grand repas de famille où les plus jeunes sont avec les aînés, on parle de certains sujets qui ne regardent pas les enfants et on leur dit : « Quand tu seras grand, tu sauras ». L'Esprit Saint nous dit toujours cela : « Quand tu seras grand, tu sauras ». Et c'est peut-être là le secret de l'enfance : accepter de ne pas savoir. Mais c'est accepter de ne pas savoir avec la *certitude* qu'un jour on saura. Ce n'est pas du tout la négation de la connaissance, c'est l'acceptation d'un état particulier : ne pas savoir maintenant, mais être sûr qu'un jour tout sera lumineux. La petitesse de l'enfant, c'est la petitesse de celui qui croit qu'un jour il verra et qui, par le fait même, maintient en lui un désir, le désir de l'enfant : « Quand je serai grand, je saurai... ».

La petitesse de la Croix est toute différente. Ce n'est pas une petitesse joyeuse, c'est la petitesse de celui qui est rejeté, de celui qui est considéré comme quelqu'un qui est allé trop loin, qui s'est enflé : il faut le détruire et qu'il se taise. La petitesse de la Croix, c'est la petitesse de celui qui est condamné. L'enfant n'est pas condamné, il aspire. Tandis que la petitesse de la Croix, c'est la petitesse de celui dont on dit qu'il s'est trompé. Quand Jésus nous entraîne vers la Croix il ne nous promet pas de voir clair, mais d'*aimer plus*. La Croix, la petitesse de la Croix, c'est la promesse d'aimer plus et de rechercher la connaissance dans l'amour, parce qu'au-delà de la connaissance il y a l'amour. La personne est et ne peut se construire que dans l'amour. Et la petitesse ne peut être parfaitement elle-même que dans l'amour. On ne cherche plus à grandir, on cherche à aimer plus. Il y a bien là une grande purification. Dans la petitesse de l'enfant, on attend de grandir ; dans la petitesse de la Croix, on ne cherche plus à grandir : on aime, on découvre l'amour, et on accepte par le fait même de continuer la route dans une totale obscurité.

Jésus, avant la Croix, nous demande d'attendre : « Un jour tu verras ¹ ». A la Croix, il nous demande d'accepter ce qui blesse notre intelligence parce qu'on ne comprend pas ; et on ne cherche plus à comprendre, on cherche uniquement à aimer. L'absolu n'est plus dans la connaissance mais dans l'amour. Il y a donc une petitesse toute nouvelle qui est celle de la Croix. Et c'est cette petitesse-là, toute nouvelle, que Jésus nous demande d'accepter. Beaucoup de chrétiens acceptent la petitesse de l'enfant, ils attendent d'être grands, et quand cela ne vient pas suffisamment vite ils ne sont pas contents du tout ! Mais il faut que cette petitesse de l'enfant se transforme en la petitesse du Crucifié, de celui qui est condamné à mort mais qui ressuscitera.

La petitesse de l'enfant appelle le désir, parce que l'enfant demande à grandir. L'homme crucifié ne demande pas à grandir, il accepte pleinement la destruction de tout ce qu'il a fait, et il l'accepte en s'abandonnant complètement à la Miséricorde divine. La petitesse de la Croix est un appel direct à la Miséricorde divine. Il est très important de bien voir cela, parce que nous parlons toujours de « la petitesse évangélique »... mais il faut préciser : la petitesse évangélique de l'enfant et la petitesse évangélique du condamné à mort. Dans la petitesse évangélique de l'enfant, il y a une promesse de grandir. La petitesse évangélique de la Croix réclame l'abandon total et l'espérance en la Résurrection : c'est Dieu lui-même qui peut tout reprendre et qui reprend tout, dans un état complètement nouveau, celui du Christ crucifié et glorifié qui n'est plus de ce monde.

Les hommes, quand ils voient Jésus crucifié, disent : « Qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui² ». Ils en restent à la petitesse de l'enfant qui doit grandir : « Descends de la croix et montre-nous ta toute-puissance ». Et Jésus ne répond pas, justement parce que la Croix ne nous remet pas dans cette petitesse de l'enfant. La Croix exige de nous quelque chose de plus : mourir à nous-mêmes. Pas de salut humain, pas de promesse humaine : il n'y a que la toute-puissance miséricordieuse de Dieu qui reprend tout.

Il est très important de bien distinguer ces deux petitesse. Et c'est vraiment en théologie mystique qu'on peut faire cela. En théologie scientifique, on précise simplement que l'intelligence doit se taire pour laisser l'amour passer devant. Oui, mais l'intelligence se tait de deux façons différentes : elle se tait dans une attente de la promesse, et elle se tait en mourant à elle-même, en disparaissant, en attendant que tout

¹ Cf. Jn 1, 50, où Jésus dit à Nathanaël : « Tu verras mieux encore ».

² Mt 27, 42. Cf. Mc 15, 32.

viennne de Dieu (la Résurrection). C'est très important, dans notre vie, de bien distinguer les deux, parce que si l'on reste dans la petitesse de l'enfant, dans l'attente de la promesse, et que cette promesse ne se réalise jamais, on tombe dans le désespoir. Et on voit cela, on voit des personnes qui ont vraiment vécu une certaine petitesse évangélique, très belle mais encore trop humaine : il y avait chez elles le désir de la réussite, de la transformation. Jésus veut qu'on aille plus loin, qu'on accepte de mourir à soi-même. Et la mort à soi-même réclame qu'on se remette totalement à la Miséricorde divine.

Si sainte Faustine insiste tellement sur la Miséricorde, et si elle a insisté pour que la Miséricorde se manifeste dans la liturgie par un jour consacré à ce mystère, c'est parce que nous vivons actuellement non pas une petitesse joyeuse en attendant la victoire, mais la petitesse de la Croix. Et cette petitesse de la Croix réclame de nous la remise totale de nous-même à la Providence divine, à la Miséricorde divine. Cela nous fait saisir pourquoi Jésus ne répond pas à cette demande de l'humanité : « Sauve-toi toi-même si tu es fils de Dieu, et descends de la croix¹ ». Les hommes veulent connaître par leur intelligence la raison de la conduite de Dieu, ils veulent comprendre pourquoi Dieu agit ainsi... et Jésus ne répond pas. Si Jésus ne répond pas, c'est parce qu'il veut que, dans un abandon toujours plus absolu, on attende *tout* de sa miséricorde et on lui abandonne tout. On ne réclame pas que Dieu rétablisse ce qui était avant, parce que Dieu ne fait jamais cela. C'est une très grande erreur, de croire que la grâce chrétienne est tout simplement un retour à la grâce première. Dieu ne nous fait pas retourner en arrière, il nous fait aller toujours plus loin : *Duc in altum* ! Il se sert donc de nos faiblesses, de nos misères, pour donner plus, et non pas du tout pour nous rétablir dans une perfection première ; il veut qu'on abandonne cela et qu'on lui fasse une totale confiance, la confiance de l'homme crucifié, la confiance de celui qui est considéré par les hommes comme un séducteur, la confiance de celui qui est rejeté.

AVEC LA VIEILLESSE, REDEVENIR COMME UN PETIT ENFANT...

La distinction entre l'âme et le corps, entre notre âme spirituelle et notre corps physique, devient de plus en plus forte avec l'âge. Et c'est en ce sens-là que, d'une certaine manière, l'homme redevient *comme un petit enfant*. C'est très net : arrivé à un certain âge, son corps lui échappe plus que quand il avait 50 ou 60 ans... En vieillissant, son corps, dans sa subtilité de corps, lui échappe. Cela ne rejoint-il pas ce que Jésus dit : « Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas

¹ Mt 27, 40. Cf. Lc 23, 35.

dans le Royaume des Cieux » ? C'est une parole divine, et c'est très fort !... Il y a là un affinement de la vie spirituelle en nous qui nous fait redevenir *pour Dieu* comme des petits enfants... Et cela, c'est accepter que, en raison de la vieillesse, il y ait dans le corps toute une fragilisation qui nous fait redevenir comme un enfant. Il s'agit alors d'accepter consciemment cette petitesse pour glorifier Dieu, de l'accepter en la portant, c'est-à-dire en l'offrant. C'est extraordinaire, de voir que Jésus lui-même nous dit qu'il faut accepter cela, accepter de devenir comme des tout-petits. L'esprit reste, certes, mais il faut qu'il accepte de devenir comme un petit enfant, pour que la Sagesse divine soit glorifiée en lui.

Quand on assiste à un baptême et qu'on veut vraiment vivre la grâce de ce baptême, on « voit » que Dieu veut prendre possession de l'enfant baptisé par le point de vue de l'esprit, que Dieu veut pénétrer dans la vie de cet enfant avec sa souveraine liberté divine. C'est un très grand mystère... et le petit enfant ne s'aperçoit de rien du tout ! Nous ne nous souvenons pas de la grâce de notre baptême. Si nous avons un souvenir de notre baptême, c'est parce qu'on nous l'a raconté, et on répète ce qui nous a été dit. Car la grâce du baptême, qui est quelque chose de si extraordinaire, est donnée au-delà de la conscience de l'enfant baptisé ; cela se passe entre Dieu et lui, mais au-delà de lui. Et voilà qu'avec la vieillesse, Dieu nous permet de redevenir comme un petit enfant, de comprendre qu'il veut que nous soyons *à son égard* – je dis bien *à son égard* – *comme* un petit enfant, c'est-à-dire que nous nous remettons entièrement à lui, en acceptant tout ce qu'il nous dit. Il y a le mystère du petit enfant qu'on mène au baptême, et le mystère du vieillard qui *consciemment* redevient comme un enfant pour tout remettre à Dieu et être entre ses mains afin que Dieu se serve de lui pour réaliser ce que Lui seul peut réaliser. Dieu prend possession de l'âme de l'enfant, et il prend possession de l'âme du vieillard, pour qu'il soit vraiment sous sa conduite d'amour. C'est le très grand mystère de la grâce chrétienne : elle nous fait vivre notre petitesse entre les mains de Dieu, dans une totale dépendance à son égard, et cela pour toute l'humanité, pour que l'humanité puisse se remettre entièrement entre les mains de Dieu.

L'homme est fait pour vivre de la sainteté de Dieu. Hélas, très peu d'hommes, très peu de femmes, en vivent. Mais ce n'est pas parce que très peu en vivent que ce n'est pas vrai ! C'est au contraire ce vers quoi nous devons tendre de toutes nos forces : soyons entre les mains de Dieu comme un petit enfant remis entièrement à sa mère, se servant de sa mère pour s'offrir, pour aller plus loin dans l'offrande, pour être totalement donné. C'est l'accomplissement plénier de la grâce chrétienne, de la « naissance d'en haut ».

*A cette heure même, il exulta de joie dans l'Esprit Saint :
« Je te rends grâces, Père, Seigneur du ciel et de la terre,
parce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents,
et que tu les as révélées aux tout-petits » (Lc 10, 21).*

« Alors on lui présenta de petits enfants afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux. Et comme ses disciples les repoussaient avec des paroles rudes, Jésus leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point, parce que le Royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent. Et leur ayant imposé les mains, il partit de là. » Pourquoi les disciples repoussaient-ils ainsi ces enfants, sinon pour rendre plus de respect à leur Maître ? Mais Jésus prend ces enfants et leur impose les mains, apprenant ainsi à ses apôtres à fouler aux pieds la gloire du monde et à être humbles et petits comme des enfants, parce que « le Royaume des Cieux sera pour ceux qui leur ressemblent ». [...]

C'est pourquoi, mes frères, si nous désirons être les héritiers du Royaume des Cieux, tâchons de devenir comme de petits enfants, et appliquons-nous de tout notre cœur à nous affermir dans l'humilité. Être sage et en même temps être simple et sans déguisement, c'est le plus haut comble de la sagesse, c'est une imitation de la vie des anges. L'âme d'un petit enfant est pure et libre de toutes les passions. Il ne se souvient point du mal qu'on lui a fait, il ne désire point de s'en venger, il est prêt à caresser ceux qui viennent de lui faire outrage. Plus sa mère le châtie, plus il la recherche et il la préfère à tout. Quand il verrait une reine parée de tout ce qu'elle aurait de plus magnifique et de plus superbe, il ne la préférerait pas à sa mère, quoiqu'elle ne fût couverte que de haillons. Car il ne discerne point ceux de sa famille d'avec les étrangers par la pauvreté ou par les richesses, mais seulement par l'amitié qu'ils ont pour lui et qu'il a pour eux. Il ne prend de nourriture qu'autant qu'il lui est nécessaire, et lorsque la nature est contente il quitte la mamelle. Il ne s'afflige point comme nous pour des sujets frivoles, comme pour avoir perdu de l'argent. Il ne se réjouit point aussi pour toutes ces choses qui sont des objets de notre ambition et de notre orgueil, et la beauté du corps ne peut faire sur lui la moindre impression qui blesse son innocence. C'est

.../...

.../... donc avec grande raison que Jésus-Christ dit que le Royaume du Ciel est pour ceux qui ressemblent aux enfants, pour nous exhorter à faire par vertu ce qu'ils font par le mouvement de la nature. Les Pharisiens faisaient paraître partout un esprit double et corrompu. Jésus-Christ, au contraire, porte toujours ses disciples à être simples et humbles ; et par les instructions mêmes qu'il leur donne, il marque obscurément combien il condamne la malice et l'insolence des autres. Car rien n'élève tant les hommes que de se voir dans le premier rang, et dans ces avantages que donnent les dignités. Comme donc les apôtres allaient être respectés par toute la terre, Jésus-Christ par avance leur prépare le cœur et l'esprit, afin qu'ils ne se laissent point aller à cette faiblesse qui nous est si naturelle, qu'ils ne désirent point que les peuples les honorent, et qu'ils ne fassent rien par ostentation et par vaine gloire.

Ces désirs d'honneur paraissent souvent un défaut léger, et ils sont néanmoins la source des plus grands maux. Ainsi les Pharisiens, pour avoir aimé à être salués, à être honorés, à être toujours au premier rang, sont montés comme par degrés jusqu'au comble de la malice. Car, après avoir nourri longtemps leur vanité par ces déférences recherchées, ils ont conçu une passion si ardente ou plutôt si furieuse pour la vaine gloire, qu'ils n'ont point voulu reconnaître le Sauveur, et qu'ils sont tombés de l'orgueil dans l'impiété. C'est pourquoi nous voyons que, s'approchant ici de Jésus-Christ seulement pour le tenter, et par un esprit superbe et envieux, ils s'en retournent confus, et ils n'attirent sur eux que sa malédiction et sa haine ; et que ces petits enfants, au contraire, qui étaient incapables de ces passions, sont favorisés et bénis de Jésus-Christ.

Imitons ces âmes innocentes, mes chers frères. Devenons comme des petits enfants, sans orgueil, sans déguisement et sans malice. La simplicité est la porte du ciel. Il n'y en a point d'autre par où nous y puissions entrer. La malignité, au contraire, et la fourberie nous précipitent dans l'enfer, et dès ce monde dans une infinité de maux. « Si vous êtes méchant, dit l'Écriture, vous le serez pour vous-même ; si vous êtes bon, vous le serez pour vous et pour votre prochain » (Pr 9, 12).

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie LXII sur saint Matthieu*